

Jeux japonais



Les Jeux olympiques de l'été 1964 lavent l'affront, pour l'ensemble du peuple nippon, d'une guerre perdue. Ceux de 2021 questionnent un statut d'hyperpuissance économique menacée de vieillissement. Avec le sport comme baromètre d'émancipation.

Dossier réalisé par Philippe Cornet, envoyé spécial au Japon

Le 23 octobre 1964, l'équipe de volley féminine du Japon remporte la médaille d'or face à l'Union soviétique. La victoire de celles qu'on surnomme les « Sorcières de l'Orient » aura un impact considérable sur la société japonaise. Cette histoire (lire page 56), l'écrivain-journaliste Akio Takahata la remet dans son contexte : « Le Japon était sorti considérablement affaibli et humilié de sa défaite de la Seconde Guerre mondiale qui avait fait près de trois millions de victimes dans le pays. Les Jeux olympiques constituaient donc une extraordinaire occasion de se relever, face à la communauté internationale, celle qui avait banni le Japon des JO de 1948. » Ceux de 1964 font entrer le pays dans la modernité, notamment par la construction de nouvelles infrastructures routières, le développement du métro de Tokyo et la mise en service du Shinkansen, ce train à grande vitesse à profil d'oiseau. Dix-sept ans, quand même, avant l'inauguration du TGV.

Le sport olympique rince donc la défaite de 1945, dans un enthousiasme réel de la population, pourtant peu rompue à certaines des compétitions disputées, comme le montre *Tokyo Olympiades*, le film fleuve – plus de trois heures – de Kon Ichikawa, où se trouvent néanmoins les images du cataclysme du 23 octobre 1964. Ce jour-là, la défaite en judo d'Akio Kaminaga devant le Néerlandais Anton Geesink constitue un véritable désastre national. L'impossible

devenu vrai. Mais c'est aussi la prise de conscience que l'étranger s'inspire une nouvelle fois de la culture locale, un siècle après le japonisme (1). Quitte à vampiriser cruellement, ce soir-là à Tokyo, la plus fameuse de ses disciplines sportives.

FUKUSHIMA ÉCONOMIQUE

Le 24 mars 2020, la pandémie gonflant un peu partout sur la planète, les deuxièmes JO de Tokyo sont reportés à l'été 2021. Episode d'incertitude qui prolonge une candidature contestée depuis son origine par la population. Celle-ci est étonnée, voire choquée, que deux ans à peine après le désastre de Fukushima et son trauma national, le pays, ou plutôt la capitale, accepte l'organisation des Jeux olympiques. On est alors en 2013. « Entre 1964 et aujourd'hui, il y a eu un glissement. C'étaient les Jeux du Japon, ce sont devenus ceux de Tokyo, explique le sociologue du sport Masafumi Arata alors que l'on se retrouve au village olympique de l'édition 2021, en bordure du port de Tokyo. Les athlètes de 1964 étaient logés dans des baraquements en bois, sans grand confort, construits dans le Yoyogi Park, ex-base militaire américaine de l'après-guerre. Les actuels logements pour les 11 000 participants – plus leur entourage – ressemblent à des condos de luxe. Dont Masafumi Arata analyse l'avenir : « Après les JO, ces espaces seront vendus comme des appartements à de riches familles, de jeunes couples fortunés. Ce n'est pas un hasard : tous les aménagements dans ce coin-ci de Tokyo, ancien quartier de pêcheurs évidemment évacué de ses habitants originaux, incarnent un énorme enjeu économique pour Tokyo. La ville a consenti depuis au moins une décennie des investissements considérables, souvent à perte. Pas étonnant qu'elle ait fait une telle pression – à l'instar du Comité international olympique (CIO) – pour surpasser la pandémie et la réticence des Japonais. Une annulation définitive aurait provoqué un Fukushima économique. »

(1) Dans la deuxième partie du XIX^e siècle, la peinture et la littérature, française et occidentale, sont influencées par l'art japonais.

Reportage effectué avec le soutien du Fonds pour le journalisme en Fédération Wallonie-Bruxelles.



En 1964, l'équipe nationale féminine de volley japonaise avait triomphé à Tokyo. Cinquante-sept ans plus tard, la ville accueille la XXXII^e Olympiade, dont la vasque a été enflammée, le 23 juillet, par la tennismoman japonaise Naomi Osaka.

Le judo masculin est intronisé pour la première fois discipline olympique en 1964. A Tokyo. Pour le surf, le baptême officiel s'inscrit à l'édition 2021. A Tokyo. Un lien entre deux époques, deux habitudes strictement, « ethniquement », dissemblables. Reflets du Japon d'aujourd'hui.

Surprise surf

Le judo est ancré dans l'ADN japonais. Le surf, comme le baseball, extrêmement populaire sur l'archipel, est un produit d'importation. Et pas n'importe lequel. Impossible de distinguer la planche reine des vagues de l'ombre prégnante américaine. Le double cataclysme d'Hiroshima-Nagasaki, en août 1945, contraint le pays à la reddition. Depuis, le Japon vit toujours avec la présence militaire américaine, dispersée en diverses bases – dont celle, majeure, de l'île d'Okinawa – et une vaste influence culturelle yankee. Qui, en 2021, mobilise encore 37 000 soldats de l'US Army en différents points du pays. « En fait, le surf a été une sorte de transition entre l'ancienne société japonaise et la modernité des années 1960 », résume Michio Degawa, 70 ans, champion de surf dans le Japon des sixties-seventies. Belle gueule, belle silhouette, il habite et travaille à Kamakura, où il possède un magasin chic qui vend entre autres ses propres créations de planches. Cette cité balnéaire à une heure de train de Tokyo évoque une sorte de mini-San Francisco par son évident boboïsme et son impeccable vue sur le Pacifique. Avec maisons en bois sur les hauteurs

et avertissements affichés dans la rue qu'en cas de tsunami, l'abri se trouve à 950 mètres de la plage. D'où les énormes structures de béton qui, en théorie, mettent la digue à l'abri. Rappelant, mine de rien, que cet archipel de 6 852 îles vit depuis des millénaires avec une épée de Damoclès qui s'appelle ici tremblements de terre et vagues géantes.

SPORT DE QUASI-VOYOUS

Comme pour justifier le temps qui passe, la vaste baie de Kamakura fut en 1964 le site des compétitions olympiques de voile et elle est devenue, au fil des décennies, « le centre spirituel du surf japonais » selon Michio Degawa, qu'on nomme, formule de politesse incluse, Degawa San. Un de ses amis, GG San, que l'on repère parce qu'il fume la pipe à côté de sa planche en regardant la mer, corrobore l'idée que le surf via les Américains des bases alentours a donné un autre parfum

Michio Degawa, 70 ans, a été champion de surf dans les années 1960-1970.



Ayana Kuwata, 16 ans, vise les JO de Paris en 2024 et ceux de Los Angeles en 2028.

JUDO, EMPIRE NATIONAL

Ça ressemble à un grand pavillon un peu kitsch, au sein d'un parc de Chiyoda, au centre de Tokyo. Célèbre à l'international par ses concerts – des Beatles à Dylan –, le Nippon Budokan et ses 14 000 places ont une autre signification pour les Japonais : celle de la défaite, le 24 octobre 1964, du champion national Akio Kaminaga, en catégorie

néerlandaise Anton Geesink, vingt centimètres et de généreux kilos en plus. La source d'un séisme national qui choque les Japonais, les surprend, les humilie. Qu'un étranger ravisse l'ultime récompense sportive internationale dans leur sport constitue un traumatisme sans pareil. Jamais oublié. Cinquante-sept ans plus tard, le judo – discipline olympique masculine en 1964, en 1992 pour les femmes – incarne toujours un idéal japonais sublimé. Qui veut arracher le futur. Ayana Kuwata, 16 ans, ne vise pas ces JO de 2021 mais cible les suivants, ceux de Paris 2024 et de Los Angeles 2028. Une abondante chevelure noire, des

yeux rieurs et une catégorie plume « des moins de 48 kilos ». Ayana a été championne lycéenne du Japon. Repérée par Takeshi Miura – qui débusqua la double médaille d'or olympique Ryoko Tani en 2000 et 2004 –, cette fille de la classe moyenne incarne le suprême esprit combatif nippon. Soit six entraînements de trois heures par semaine, après les cours.

Et l'invitation faite par son lycée privé du nord de Tokyo de quitter le domicile familial pour vivre dans un appartement communautaire, financé par l'école, confirmant que la filière entre la scolarité et la compétition sportive s'exprime toujours au maximum en judo.

Au centre de Tokyo, un autre bâtiment d'importance pour le sport : le Kodokan est un dojo, un lieu « où l'on étudie, où l'on cherche la voie ». Mais cet espace de méditation est aussi celui des arts martiaux et, bien entendu, du judo. Créé en 1882 par Jigoro Kano, initiateur du sport national, ce Kodokan a l'un des plus grands tatamis du Japon. Et offre la particularité d'entraînements en public : depuis les gradins, on mesure un soir à Tokyo, ce que les enfants japonais de 10-12 ans ont dans le ventre et les jambes.

aux presque 30 000 kilomètres de côtes japonaises : « Notre génération a quand même été épatée par l'exemple des surfeurs américains qui venaient à Kamakura et ailleurs. Ils avaient des corps athlétiques et puis la volonté d'affronter l'océan. » Kamakura est un endroit d'autant plus particulier qu'au-delà de ses atours de carte postale superagréable, la localité bénéficie pendant toute l'année d'un climat clément. L'été, la fraîcheur océanique évite la désagréable chaleur humide de Tokyo. Elle permet même d'affronter un hiver bien moins rigoureux qu'au nord de l'Archipel, notamment de la très neigeuse île d'Hokkaido. Très loin de la monotonie urbaine, celle des 37 millions de Tokyoïtes

« Le surf a été une sorte de transition entre l'ancienne société japonaise et la modernité. »

et de l'insensée sensation d'infini urbaine. Kamakura donne un peu d'espace, de respiration, voire de bohème.

Y compris aux surfeuses. Eriko, l'épouse de Michio Degawa, précise que dans les années 1960-1970, « le surf était perçu comme une pratique de quasi-voyous, de gens alternatifs, à ne pas fréquenter ». On rumine la définition d'Eriko en regardant les archives de Degawa San : des images en super-8 des Américains dans les sixties mais aussi de beaux instantanés vintage où les participants saluent l'océan, notamment devant un autel construit pour l'occasion. Mais les olympiades de surf 2021 n'ont pas eu lieu à Kamakura. Elles se sont déroulées à Ichinomiya, de

l'autre côté de la baie de Tokyo, du 25 au 28 juillet. Les vagues y font des rouleaux spectaculaires et, lorsqu'on y passe, on voit un océan courroucé et gris, qui semble fâché avec sa propre histoire. Peut-être pas un hasard, puisque c'est depuis ce spot sauvage qu'en 1945, l'armée japonaise a lancé ses dernières billes. Soit des ballons-bombes supposés être transportés par les courants venteux jusqu'à la côte ouest des Etats-Unis. Le résultat final sera peu probant – quelques morts en Oregon – mais symboliquement fort. Qui aurait imaginé qu'un sport créé par les Américains concourrait pour l'olympisme, au même endroit, trois quarts de siècle plus tard ?

Philippe Cornet

Volleyeuses, sorcières et ouvrières

Les travailleuses d'une usine de textile nipponne, médaillées d'or de volley aux Jeux de 1964, façonnent une histoire unique et fascinante. Elles reviennent sur un succès plein de symboles pour la société japonaise : acquis face aux Soviétiques, forgé par un travail forcené et réalisé par des femmes.

Le 23 octobre 1964, aux JO de Tokyo, l'équipe japonaise féminine de volley-ball bat celle de l'Union soviétique. Sans appel. Justifiant une nouvelle fois son surnom, les « Sorcières de l'Orient », qui lui est accolé dès le début des années 1960. Dans la droite ligne de l'équipe nipponne carnivore qui remporte déjà les plus hauts galons des Championnats du monde de la spécialité, en 1962. Dix-neuf ans avant de décrocher l'ultime distinction du sport mondial, les Japonais combattent les Russes dans une guerre finie par l'apocalypse nucléaire. Des souvenirs frais et douloureux : les Japonais, eux-mêmes sans grande pitié à l'égard des ennemis, n'ont pas oublié. Que les Soviétiques ont exilé les Nippons prisonniers dans les coins les plus rudes de Sibérie. Et qu'une partie d'entre eux ne rentrera pas immédiatement après la fin de la guerre.

Et puis, voilà libérée la combativité d'un soir d'automne 1964. Qui voit l'épanouissement d'une technique, la *kaiten reshibu*, qui consiste à embrouiller l'adversaire en faisant tourner la balle jusqu'à l'hypnose ou l'agacement d'en face, les joueuses japonaises ponctu-

ant les shots de *Hai ! Hai !* récurrents. La gagne est le résultat de deux faits inédits : l'équipe nationale de volley japonaise, en tout cas dix des douze joueuses, est composée d'ouvrières amateurs issues de la même usine. Et leur entraîneur, Hirofumi Daimatsu (1921 - 1978), n'est autre qu'un survivant rigoureux de l'armée impériale. Ayant combattu pendant la Seconde Guerre mondiale dans les coins les plus chauds d'Asie.

LES FILLES DE NICHIBO

Dans un film documentaire de Nobuko Shibuya tourné à l'occasion des Jeux de 1964, *Le Prix de la victoire*, on découvre les conditions de vie des ouvrières de l'usine Nichibo, à Kaizuka, dans la préfecture d'Osaka. Les images de l'entraînement sont les plus marquantes : la capitaine de l'équipe, la charismatique Masae Kasai, distribue avec force les ballons. Impitoyable machine à lancer. A 31 ans, elle est alors l'aînée de l'équipe et sa leader incontestée. Elle est aussi le produit de l'ascension du volley au Japon dans les années 1950 : le sport a l'avantage d'être économique et de pouvoir se jouer en espace réduit, luxe d'un pays qui s'urbanise grandement. Le sociologue du sport



La victoire de 1964 a marqué à jamais l'ex-championne de volley Kinuko Tanida.

Arata Masafumi, auteur d'un livre sur les « Sorcières », en explique le déploiement : « Je me suis intéressé au système de l'embauche collective qui, dans les années 1950 et 1960, lie directement les collèges et lycées provinciaux aux entreprises. Celles-ci ont besoin de créer un flux qui amènera de la main-d'œuvre des régions provinciales aux grandes villes, afin de réaliser et soutenir la croissance économique de l'après-guerre. L'aboutissement de ce système, c'est l'épanouissement des filles de Nichibo qui remportent la victoire aux JO 1964. Une date qui va aussi marquer un tournant dans l'histoire du sport japonais. Depuis la fin du XIX^e siècle, le Japon est réputé pour son industrie de la filature, et ce sont les jeunes femmes en particulier – dès l'âge de 15 ans – qui sont engagées par les entreprises. Souvent, elles y vivent six jours sur sept et complètent leur journée de travail par une seconde, consacrée au volley.

Discipline sportive importée des Etats-Unis, elle rencontre un grand succès et du talent chez Nichibo. Outre Masae Kasai, décédée en 2003, l'autre personnage pivot de l'histoire du volley japonais est l'entraîneur Hirofumi Daimatsu.

TUER OU ÊTRE TUÉ

Celui que certains vont surnommer « le diable Daimatsu » s'engage très jeune dans l'entreprise Nichibo. On est en 1941, il a 20 ans à peine et se retrouve bientôt dans les rangs de l'armée japonaise, coincé dans la bataille d'Imphal : quatre mois durant lesquels les brigades impériales tentent d'entrer dans ce qui est alors l'Inde britannique. Elles échoueront. Le genre de scénario extrême où malaria, dysenterie et manque de nourriture façonnent à jamais l'attitude rectiligne d'Hirofumi Daimatsu.

Y compris lorsqu'il devient entraîneur des joueuses de Nichibo en 1953, premier pas vers un destin national et la gestion de l'équipe victorieuse des Jeux de 1964. Mais amener le volley nippon sur le toit du monde a un prix. Et un timing qui semble infernal : sauf le dimanche, les ouvrières-sorcières, sorties de la filature Nichibo où elles ont passé sept ou huit heures, enchaînent avec le volley en milieu d'après-midi. Et n'en sortent qu'à la nuit largement tombée, minuit voire une heure du matin. Sous la discipline en béton armé de Daimatsu qui met en pratique sa sentence blindée : « La signification du sport actuel, c'est de tuer ou d'être tué. La seconde place n'a aucune valeur. Si vous n'êtes pas premières, vos efforts n'ont absolument aucun sens. » (1)

Pratiquement, cela donne des séances qui, aujourd'hui, passeraient sans doute comme des abus de droit manifestes. Voire de pure cruauté. Toujours dans *Le Prix de la victoire* – visible sur YouTube –,

il y a ce moment hallucinant où Daimatsu pratique au maximum sa tactique de littéralement bombardier une joueuse de ballons. Sans répit. A chaque fois, celle-ci réplique en se jetant au sol, brutalement, histoire d'attraper le cuir. Et l'entraîneur relance, cinq, sept, dix fois de suite. Quitte à aboutir à ce moment unique où, n'en pouvant plus, une volleyeuse se dirige vers le coach pour en venir, très brièvement, aux mains.

COUPS DE POING

Un bon demi-siècle plus tard, on a la chance de recroiser des médaillées du volley de 1964. Pas évident puisqu'elles se sont mariées, dispersées dans l'archipel ou ont changé de nom. L'ombre d'Hirofumi Daimatsu et de Masae Kasai n'a pas été gommée par le temps, bien au contraire. Dans un quartier propre de la banlieue d'Osaka – pas si loin de son ancienne usine –, Yoshiko Matsumura nous reçoit. Une maison typique de la classe moyenne, c'est-à-dire sans grand espace mais échappant à l'étroitesse des appartements tokyoïtes. Lex-volleyeuse, vive et aimable, est sans amertume envers son fameux entraîneur : « Avant Daimatsu, l'usine a connu d'autres coaches dont on disait qu'ils se comportaient mal à l'égard des

« Faire du sport tard le soir n'était pas forcément bien vu par la société japonaise d'alors. »

L'équipe nationale féminine de volley, qui remporta la médaille d'or aux JO.



volleyeuses, se montrant parfois physiquement brutaux. C'est-à-dire donnant des coups de poing aux joueuses, les attachant. Lui, il n'a jamais eu ce genre d'attitude, même s'il lui arrivait de jeter des ballons vers les volleyeuses. Pour les gronder ! » Yoshiko nous raccompagne à la gare, plaisantant sur son état de fossile, ajoutant quand même que cette victoire de 1964 est bien restée dans son cœur. Et au-delà, puisque cet épisode du sport japonais a largement dépassé la saga des olympiades. S'infiltrant dans les livres d'histoire contemporaine des écoliers, et inspirant aussi *Attack No.1*, à la fois manga et dessin animé extraordinairement populaire à la charnière des années 1960 et de la décennie suivante.

Nos rencontres avec les ex de 1964 trouvent un moment émouvant lorsqu'on voit, toujours dans les environs d'Osaka, Kinuko Tanida, en juillet 2019. La chaleur moite de l'été ne l'empêche pas de venir conseiller les jeunes volleyeuses de son club local. Sur le terrain, avec les mêmes gestes, jamais oubliés, qu'en 1964. Tactique un jour, tactique toujours. Elle nous a malheureusement quittés en décembre 2020. Il y a aussi cet autre instant, à Hitachi, deux heures de train au nord de Tokyo, en octobre 2018. Rendez-vous avec cette autre médaille d'or de 1964, Emiko Miyamoto, qui conclut les enjeux d'une certaine époque. Celle de relations complexes entre hommes et femmes : « Faire du sport tard le soir n'était pas forcément bien vu par la société japonaise d'alors. Et puis, il s'agissait surtout de ne pas être trop vieille. Sinon, aucun homme n'aurait aimé vous épouser. J'ai donc sauté sur l'occasion lorsque l'on m'a trouvé un mari. » (2)

Philippe Cornet

(1) Citation extraite de *Japanese Women and Sport*, par Robin Kietlinski, éd. Bloomsbury, 2018.

Au-delà du sport et de JO 2021 interdits aux non-athlètes étrangers, la société japonaise a-t-elle vraiment changé à l'égard des *gaijin*, ceux venus de l'extérieur de l'archipel ? Des Belges témoignent.

Nippons ni Belges ?

Dans un quartier excentré de Kyoto, un immeuble totalement anonyme, s'il n'avait des caméras de surveillance. « Il est occupé par des yakusas et tout le monde le sait. A commencer, bien sûr, par la police locale. Ici, c'est la norme dans un triangle entre monde politique, flics et gangstérisme. » Bruxellois d'origine, le sexagénaire Philippe Wauquaire a déjà vécu une trentaine d'années au Japon, en deux phases. Cet ancien punk, d'abord attiré par les arts martiaux, a passé un premier séjour en dojo, à Tokyo. Il a ensuite quitté la capitale pour s'installer au calme dans les environs de Kyoto, moins tentaculaire.

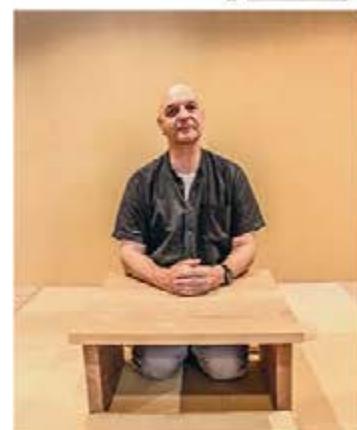
Sans faire de raccourcis, Philippe incarne fortement l'ambiguïté que les Occidentaux peuvent ressentir en vivant au Japon : « Ici, peu importe depuis combien de temps vous êtes là, peu importe que vous parliez très bien le japonais, ce qui est mon cas. Vous ne serez jamais considéré comme faisant partie intégrante du pays. Pourtant, outre sa connaissance des innombrables idéogrammes locaux, le Belge a adapté la mathématique locale du corps. Lorsqu'il nous emmène dans un resto de tempura à Kyoto, sa gestuelle adopte tous les codes vus par ailleurs : l'inclinaison pour le

remerciement aux serveurs, la politesse, le timing, le tempo qui multiplie les *ha*. Ceux qui font qu'une question en français prendra – au moins – deux fois plus de temps traduite en japonais.

Sans tomber complètement dans l'analyse amour-haine envers son pays d'accueil, Philippe sent fortement les restrictions actuelles. Pandémie et plus. Alors que la population vieillissante amène le gouvernement japonais à recruter à l'étranger des aides pour les maisons de retraite – aux Philippines, notamment – il serre la vis à d'autres catégories de résidents. Ainsi, Philippe, freelance dans une boîte de voyages haut de gamme, organisant par exemple les déplacements professionnels de David Beckham, a dû batailler ferme pour que son visa soit renouvelé. Sauf qu'au lieu des cinq années généralement distribuées, cette fois le Japon ne lui en a offert que trois. En négociant sur toutes les informations fournies.

DOUBLE NATIONALITÉ

« Même moi, née à Tokyo, de père japonais, habitant ici depuis plusieurs décennies, pour les gens, je resterai toujours une *gaijin*. » Pascale, l'interprète, n'est pas une novice. Ni dans la traduction, ni face à la réalisation d'un parcours mixte. Fille d'une mère bruxelloise et d'un père ambassadeur japonais ayant



Philippe Wauquaire vit au Japon depuis une trentaine d'années.

« Peu importe depuis combien de temps vous êtes là. Vous ne serez jamais considéré comme faisant partie intégrante du pays. »

été en poste en Belgique, la jeune quinquagénaire de Tokyo possède quelque chose d'absolument précieux : le décodage de deux cultures antinomiques, l'euro-péenne et la japonaise, largement étanches l'une à l'autre. Qui, au-delà de la barrière déjà mentionnée de la langue, accumulent les points de divergences. Alors côté pile, ça peut donner ce sentiment typique de Pascale : « Le sport japonais ? Il est incarné par les "Sorcières de l'Orient". Quand j'étais écolière, tout le monde était impressionné par ce feuilleton, *Attack No.1*. J'avais l'impression qu'il fallait "saigner" dans l'effort pour exister ! Toutes les filles, à l'école, avaient envie de ressembler à ces joueuses-ouvrières ont été priées de rester sobres. Histoire de ne pas ralentir le rendu textile de l'entreprise. Histoire aussi de (re)dire que ce sport-là et que les sacrifices

collectif obligatoire. Epouse d'un Japonais, Pascale habite l'est de Tokyo et travaille généralement pour l'opéra et les théâtres locaux. En février 2020, juste avant que le pays ferme ses écoles et puis ses frontières, elle est de la rencontre avec une autre volleyeuse championne de 1964. Là encore, le fait d'aller dans la maison de Katsumi Chiba – aux environs d'Osaka – évoque forcément des images. Veuve, l'ex-athlète ressort ses archives devant nous. La première page d'un journal local le jour d'ouverture des JO, sa médaille précieusement conservée dans une boîte, les photos d'elle, un gros demi-siècle en moins. Et puis, il y a cette info un rien inouïe : le soir de l'or de 1964, les volleyeuses sont conviées à un souper de prestige. Mais avec ses limitations sociétales : devant reprendre le boulot le lendemain matin, tôt, les joueuses-ouvrières ont été priées de rester sobres. Histoire de ne pas ralentir le rendu textile de l'entreprise. Histoire aussi de (re)dire que ce sport-là et que les sacrifices



PHILIPPE CORNET

collectif obligatoire. Epouse d'un Japonais, Pascale habite l'est de Tokyo et travaille généralement pour l'opéra et les théâtres locaux. En février 2020, juste avant que le pays ferme ses écoles et puis ses frontières, elle est de la rencontre avec une autre volleyeuse championne de 1964. Là encore, le fait d'aller dans la maison de Katsumi Chiba – aux environs d'Osaka – évoque forcément des images. Veuve, l'ex-athlète ressort ses archives devant nous. La première page d'un journal local le jour d'ouverture des JO, sa médaille précieusement conservée dans une boîte, les photos d'elle, un gros demi-siècle en moins. Et puis, il y a cette info un rien inouïe : le soir de l'or de 1964, les volleyeuses sont conviées à un souper de prestige. Mais avec ses limitations sociétales : devant reprendre le boulot le lendemain matin, tôt, les joueuses-ouvrières ont été priées de rester sobres. Histoire de ne pas ralentir le rendu textile de l'entreprise. Histoire aussi de (re)dire que ce sport-là et que les sacrifices

Au-delà de ses qualités artistiques, c'est la sincérité d'Adamo qui séduit tant ses fans nipponnes.

consentis pour, entre autres, les Jeux olympiques, sont restés d'une profonde nature amateur.

TOMBE LA NEIGE

Salvatore Adamo est l'artiste belge, voire occidental, ayant pratiqué le plus le Japon. Au compteur, pas moins de trente-huit tournées qui démarrent dès le milieu des années 1960 lorsque le Belgo-Sicilien sort *Tombe la neige*. Il n'est certes pas le premier francophone à trouver ses marques dans l'archipel : Damia et Charles Trenet l'ont précédé, depuis les années 1950. Mais Adamo amène une autre fibre, celle d'une voix, d'un auteur, d'un physique qui marquent durablement le marché japonais. Interprétant lui-même quelques titres de son répertoire dans la langue locale, sa popularité doit également pas mal à Fubuki Koshiji (1924-1980). Chanteuse dont la version de *Tombe la neige*, encore dramatisée en regard de la version originale, est impériale.

Cet aller-retour entre la culture occidentale et japonaise, via la musique, n'a jamais quitté Adamo. Passionné du Japon, il l'est tout autant face à l'esthétique des objets et des codes qu'à la réaction du public local. Il y a quelques mois, alors que l'on visite le nipponisant Institut Bruno Lussato d'Uccle en sa compagnie, il n'a pas assez de mots pour les objets exposés et la réception de ses concerts japonais. Là, il admire des vases, des céramiques, des kimonos et la finition de chaque pièce : aucun doute, la passion qu'il met dans sa musique depuis pratiquement soixante ans a trouvé un alter ego dans la culture de l'archipel. Même si le très chaleureux accueil à Tokyo et ailleurs l'a initialement dérouté : « Chaque soir, en concert, des fans m'offraient des tas de choses, en les déposant sur scène. Des fleurs, des bibelots, des bouteilles, des photos... Je devais

prendre un supplément bagage pour le retour (*sourire*). Lors de tournées ultérieures, j'ai essayé de communiquer autrement avec le public pour qu'il ne m'envahisse plus d'autant de cadeaux. »

Alors que le chanteur a dû une nouvelle fois reculer sa 39^e tournée japonaise, pour cause de pandémie, on se retrouve à l'été 2019 face à six de ses fans, au centre de Tokyo. Ces dames d'un âge certain ont bravé la distance de banlieues parfois très éloignées du lieu de rendez-vous. Mayumi, Yoko, Hara, Mifuyu, Sachico et Sayoko ne débarquent pas les mains vides : hormis une boîte de biscuits de poissons salés offerte au journaliste et à l'interprète, elles ont emmené leurs souvenirs perso d'Adamo. Programmes de concerts, disques, éditions spéciales et même autographes. Certaines d'entre elles s'étant rendues jusqu'à la maison de leur idole, en banlieue bruxelloise, sonnait pour recevoir une signature. Typique d'un japonisme jusqu'au-boutiste où ne pas aller au maximum du possible serait aller nulle part. Lors d'une conversation d'une heure avec ces femmes, étonnées quand même que l'on s'intéresse à leur parcours, on croit comprendre deux-trois choses de Salvatore vues du Japon. L'attraction de la voix et des chansons au-delà de la langue, l'attrait des mélodies universelles. Mais aussi la perception par ces femmes de la classe moyenne qu'Adamo possède véritablement – au-delà de ses qualités artistiques – quelque chose qui tient de la sincérité inoxydable et de l'authentique gentillesse. Quasiment des qualifications artisanales dans une société japonaise où tout, en surface en tout cas, semble calibré par le nombre, le collectif et une forme d'anonymat absorbant toute velléité personnelle. **✓**

Philippe Cornet